

Mesure à quatre temps. Deux mains plaquent un accord de *fa* mineur au piano. Au quatrième temps, le *fa* grave d'une cloche résonne. La sixte mineure module l'accord parfait. *Fa...* La sombre cloche tinte de nouveau. La sixte devient majeure, la cloche bourdonne. À présent, les deux mains arpègent les accords de *fa* mineur sur le clavier. Les violons se déchaînent, telle une tempête en mer du Nord. Le début du *Concerto n° 2*, en *ut* mineur de Rachmaninov envahit mon esprit. La musique est bleu-mauve, peinte à larges coups de pinceau, et m'évoque un des derniers tableaux de Monet, *La Maison de Giverny vue du jardin aux roses*. Puis de grosses touches rouges inondent peu à peu ce jardin. C'est la musique de l'*Adoration de la terre* du *Sacre du printemps*, de Stravinsky, les *Danses des adolescentes*, plus précisément, superposition polytonale au demi-ton supérieur, accords scandés et *accelerando*, comme un cœur qui bat de plus en plus vite, haletant, à la limite du supportable. Une troisième musique, jaune pâle, se mélange au carmin, avec de grandes flammes qui scintillent dans une gamme de blancs lumineux. « O terra Addio¹ », chante une princesse

1. « Adieu, terre – Adieu vallée de larmes, rêves de joie qui s'achevèrent dans la peine [...]. Cieux, ouvrez-vous à nos âmes errantes qui volent rapidement vers la lumière de l'éternité. »

égyptienne, en fin du dernier acte de l'opéra *Aïda*, de Verdi. Cet adieu au monde terrestre, en *sol* bémol, commence par une septième majeure, intervalle aux fréquences tellement apaisantes. La ligne mélodique progresse dans l'aigu et, lorsque la soprane file son *si* bémol magnifique, je me sens enveloppée d'un manteau de sérénité. Ah, les grosses gouttes rouges réapparaissent. C'est l'appel de la terre. Elles crépitent, s'enflent, s'affolent. Cela va de plus en plus vite, mon cœur me fait mal, je ne respire plus, j'étouffe...

Réveil brutal dans un lit inconnu. Où suis-je? J'ai l'impression d'être ici depuis un siècle. Mon Dieu, c'est quoi cet épouvantable mal de tête? Aurais-je abusé de vodka hier soir? Ce doit être ça, j'ai trop fait la fête et je suis dans une chambre d'amis. Étonnant quand même, moi qui ne bois pas! Un rai de lumière artificielle verte tombe sur le lit par la porte entrouverte. Une odeur étrange, mélange de produit désinfectant et de médicaments, me picote le nez. C'est un lit d'hôpital! Pourquoi suis-je là? Bon, avant tout, il faut que j'aille au petit coin. Je m'assieds dans mon lit, fais glisser mes jambes sur le côté, me lève péniblement en prenant appui sur le matelas. Cette tête est tellement lourde, son poids me fait perdre l'équilibre. Après une série de petits pas chassés toujours en appui sur le matelas, j'arrive devant la porte. Je me retourne et m'accroche à la clenche. Sauvée, dans le couloir, je vois qu'une main courante longe le mur. En m'aidant de cette barre, je devrais pouvoir avancer. Mais, zut, j'avais oublié la chemise d'opérée fermée vaguement dans le dos par quelques liens... Il ne faut pas que l'on me voie ainsi, me traînant à moitié nue. Pitoyable, tout cela. Heureusement, le couloir est totalement désert. On dirait un étage vide! Juste un peu plus loin, je vois des toilettes. Courage, tête de plomb, on arrive! Jamais une cuvette de WC ne m'a paru si accueillante. Après cette brève halte, tête de plomb et moi décidons de retourner au

lit. Bizarre, dans ce sens, le couloir a l'air plus long et la porte de ma chambre plus éloignée. Je m'arrête un instant pour souffler. De grandes baies vitrées bordent l'autre côté du couloir. Dehors, le jour se lève, il pleut et une tempête souffle. Le vent du nord fait bouger légèrement les lampes de l'éclairage électrique. Leurs reflets jaune pâle chaloupent dans les petites flaques de pluie. Les reflets qui dansent... Cela me rappelle quelque chose... Brutalement la mémoire me revient!

Je suis sur la nationale, quelques virages avant l'embranchement de l'autoroute. Il est à peine 20h 15, et la route est déjà déserte. Dans vingt minutes: la maison. Je vais me préparer un plateau-télé sympathique et regarder un bon vieux film sur la BBC¹. Que passent-ils ce soir? *Les Enchaînés*, de Hitchcock, avec Ingrid Bergman et Cary Grant. Ah, ce beau et séduisant Cary! Il paraît qu'il était homo; quel gâchis pour nous, les filles! La musique de ce film est absolument géniale. Ce doit être du Korngold. Euh... Korngold ou Hermann? Non, ce n'est pas ça, c'est un autre compositeur, celui qui a écrit la musique de *Ben-Hur*. Je réfléchis, cela va me revenir... Voilà: Rózsa, Miklós Rózsa. Je me mets à chanter le thème principal de *Ben-Hur*, d'abord doucement, puis à pleins poumons. Les reflets de l'éclairage de la route s'agitent sur le bitume mouillé, mais la pluie a cessé. Le vent se met à souffler. C'est ça le Plat pays, au bord de la mer du Nord, fin octobre: pluie ou vent. Dernier virage avant l'embranchement de l'autoroute. Tout à coup, je suis éblouie par des phares.

Qu'est-ce que c'est que ces phares qui foncent droit sur moi? Une voiture roule à contresens. Que faire? Comment l'éviter? Pendant une fraction de seconde, vraiment brève, je

1. Chaîne de télévision anglaise.

panique. L'instant d'après, un très grand calme m'envahit et je dis tout haut : « Même si je freine à fond, c'est foutu, c'est cuit, plus rien à faire. Allez, *wooh*, c'est pour maintenant ! »

Crissements de pneus, suivis d'un choc effroyable. Bruit absolument assourdissant, puis très long et profond silence. Tout est calme et sombre, le temps semble s'être arrêté. Où sont les lumières dansantes de la route ? Éteintes ? Une odeur de fumée me picote les narines. Ça va exploser !

« Mais non, me dis-je, calme-toi, ça n'explode que dans les séries américaines. Enfin, c'est ce qu'ils disent, vaudrait mieux sortir d'ici quand même et vite ! Comment ? C'est quoi ce volant sous mon menton et que fait le tableau de bord au mauvais endroit ? »

Je constate que je suis coincée et me sens tout à coup submergée par une grande vague de fatigue. Je n'ai plus qu'une seule envie : dormir. « D'accord, me dis-je, mais juste quelques instants... Je sortirai plus tard. »

Je sombre alors dans un doux sommeil. Je flotte, je suis bien.

Soudain, du remue-ménage, des cris. D'abord, on secoue ma voiture, ensuite c'est moi qu'on secoue. Des voix se disputent violemment, puis l'une d'elles donne des ordres. L'instant suivant, la voix est tout près de mon oreille et dit : « Nous allons vous aider, n'ayez crainte, ne bougez surtout pas. »

Je ne peux pas répondre, je ne peux rien faire, je ne sens absolument rien d'ailleurs. Aucune douleur. Pourtant, je me rends vaguement compte que l'on me soulève hors de cette carcasse fumante avec mille précautions. Tiens, les lumières dansantes sont revenues, mais elles sont bleues à présent. Lorsque la sirène se met à hurler, je comprends que c'est une ambulance. Son et lumière, j'ai donc droit au *full package*.

Après, je ne me souviens plus, j'ai dû me rendormir... Pour me réveiller ici, dans cet hôpital? Je ne peux pas rester dans ce couloir toute la nuit, en attendant que cela me revienne. Tête de plomb et moi décidons de retourner au lit. C'est pénible, mais on y arrive et lorsque, enfin, ma tête se repose sur l'oreiller, la question revient: que s'est-il passé après l'ambulance? Ah oui, le contact froid d'une table d'examen et des soignants en blouse verte et blanche qui s'affairent autour de moi. Ils bougent au ralenti. J'entends leurs voix, mais de très loin, un peu déformées, comme si elles me parvenaient à travers un très mauvais micro:

— Il paraît qu'il ne reste rien de la voiture.

— Ah, bon, c'était quoi?

— Un petit coupé sport, elle a eu une de ces chances!

— Et l'autre voiture?

— Le conducteur n'a rien. Tu penses, avec 3,2 grammes d'alcool dans le sang, un vrai sac de farine! Les gendarmes l'ont emmené.

Une autre blouse blanche entre dans la pièce, des radiographies à la main.

— Traumatisme crânien, traumatisme du rachis cervical supérieur, fracture *teardrop*¹, traumatisme thoracique.

Une autre voix enchaîne:

— Pourvu qu'il n'y ait pas de glissement de la vertèbre avec compression de la moelle et paralysie, voire mort...

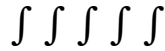
C'est quoi, ce jargon? Ce sont mes radios? Quand les ont-ils faites? Ils parlent de moi? En tout cas, ils ne s'adressent pas « à moi ». D'ailleurs, personne ne me parle ici; c'est bizarre, très bizarre. Encore plus étrange, cette sensation d'être à la fois sur la table d'examen, mais aussi suspendue tout en haut de la pièce, le dos contre le

1. Fracture « en goutte de larme » du coin antéro-inférieur d'une vertèbre.

plafond, observant la scène comme un spectateur. Je suis à la fois en haut et en bas. Cela ne pourrait être qu'un rêve, mais la sensation est incroyablement réelle. Je vois, mais mieux qu'avec mes yeux. Je possède une sorte de « vision globale », à la fois panoramique et capable de zoomer sur certains détails : la marque de la montre de l'urgentiste qui me prend le pouls, la barrette dans les cheveux d'une infirmière qui me pince allègrement le bout des doigts et des pieds. « Cela ne me fait pas mal ! » J'ai quand même envie de lui crier : « Pourquoi faites-vous cela, vous pourriez être un peu aimable, me semble-t-il ! »

Tiens, je vais le lui dire. Je fais un énorme effort, essaie de respirer un grand coup, d'ouvrir la bouche, d'émettre un son. Rien, il ne se passe rien. J'en ai assez d'être sur cette table, « il fait vraiment trop froid ». À peine ai-je cette pensée que je me détache de la table et me retrouve tout entière dans mon double suspendu au plafond. Je flotte, monte encore plus haut. Le plafond disparaît et au-dessus il y a un grand espace rempli d'un épais brouillard bleuté, très doux. Je flottouille vers le haut, c'est rudement agréable. Je vois toujours ce qui se passe en bas, de plus en plus loin, puis plus du tout. Cela me procure un étrange plaisir. « C'est bien fait pour eux, ils n'avaient qu'à s'adresser à moi aussi ! » Je continue mon agréable ascension et me rends compte que ce brouillard chaud et douillet devient de plus en plus clair. En haut, il doit y avoir une lumière, je ne la vois pas encore, mais j'en suis persuadée. J'entends de la musique aussi, non, pas vraiment de la musique, juste un accord de sons, continu et très grave, qui de temps à autre se modifie très légèrement d'un quart de ton. Soudain, une voix s'adresse à moi : « Faut y retourner, tu n'as pas encore terminé... »

Puis il y eut le cauchemar aux trois musiques.



Imaginons un instant que, au cours de mon voyage à travers le tunnel de brouillard bleu, je croise un petit extra-terrestre totalement différent de l'humain, tout jaune, ressemblant vaguement à Bob l'Éponge, très sympathique, mais dépourvu d'organe sensoriel lui permettant de percevoir toutes formes de vibrations. On aurait fait un petit bout de chemin ensemble, échangé quelques idées sur l'épaisseur du brouillard, la belle lumière qui venait d'en haut, et sur la musique, qu'il n'entendait pas.

Nous aurions pu avoir le dialogue suivant.

— Entends-tu cette belle et étrange musique ?

Gentiment, il aurait répondu, par télépathie :

— Entendre quoi ?

— Mais la musique, là, écoute...

Comment définir cette chose que j'adore depuis toujours, qui semble faire partie de moi, du monde, de l'univers entier, et sans laquelle la vie serait morne. Vais-je lui sortir la définition du Robert : « C'est l'art de combiner des sons d'après des règles. » Ou alors celle, bien plus poétique, d'un Mozart enfant : « Ce sont de petites croches qui s'aiment. » Finalement j'optai pour la célèbre citation du compositeur Edgar Varèse et je dis :

— La musique est du son organisé.

Le petit homme me regarde curieusement en m'envoyant un nouveau message.

— C'est quoi un son ?

— Comment l'expliquer ? C'est une perturbation vibratoire de la pression et de la densité d'un milieu solide, liquide ou gazeux. Ces perturbations sont engendrées par les vibrations d'objets : la voix humaine, un marteau qui frappe un clou, les cordes d'un violon ou d'un piano... Elles déclenchent un mouvement des molécules d'air appelé « ondes sonores ».

Les deux grosses billes vertes qui lui servent d'yeux s'agrandissent d'un coup sec, il ne comprend pas, aussi je poursuis :

— Par exemple, j'enfonce la touche d'un piano... C'est un des nombreux instruments que l'homme a inventés pour créer cette musique. Le son d'un piano est produit par la vibration de cordes en métal enroulées et tendues sur un cadre. Elles sont frappées par de petits marteaux de feutre. Quand un marteau frappe une corde elle se met à vibrer, cela déplace les molécules de l'air qui vont vibrer à la même vitesse. Les molécules en vibration arrivent dans mes oreilles et en percutent les tympans. Toutes sortes d'événements mécaniques et neurochimiques vont alors se déclencher, et, finalement, mon cerveau va créer une image mentale : un son.

— Si j'ai bien compris, grâce à tes oreilles tu perçois une succession de sons et cela fait de la musique, mais à quoi ça sert ?

— Cela colore mon univers, me console lorsque je suis triste, me fait rire si elle est joyeuse. C'est une onde élémentaire que ressentent les enfants, même s'ils ne savent pas la définir, qui influe sur leur caractère, leur humeur, leur santé et leur sens créatif. Nietzsche, un de nos grands philosophes, disait que, sans la musique, la vie serait une erreur.

— Tu ne réponds pas à la question, petite humaine ! Je voudrais savoir à quoi ça sert dans la survie et dans l'évolution de ton espèce ? Est-elle inscrite dans ton bagage génétique ?

Voilà effectivement la vraie question : à quoi sert la musique ? J'aurais pu dire simplement : la musique, on en fait depuis la nuit des temps et si on la pratique encore c'est parce qu'elle est importante. La récente découverte de flûtes du néandertalien en Europe met en évidence un instinct musical qui s'est développé chez les humains il y a des millénaires.

Je me souviens d'un passage du livre *De la note au cerveau*, de Daniel Levitin et le cite au petit homme vert :

— « Toute activité qui ne présente aucun avantage évolutif ne perdure pas très longtemps dans l'histoire

de notre espèce. Les individus n'y consacrent généralement pas une partie significative de leur temps et de leur énergie. Partout où les humains se rassemblent, il y a de la musique : mariages, funérailles, graduation, guerre, événements sportifs, prières, dîners romantiques¹. » N'est-ce pas le cas chez toi ?

Pas de réponse.

Trouvons un autre argument plus convaincant. Mais, j'y pense, il y a cette fameuse étude, menée par Robert Zatorre et Anne Blood, chercheurs de l'université McGill à Montréal, qui a démontré que la musique activait dans le cerveau le « centre de plaisir et de récompense ».

Voilà, en résumé, ce que raconte Robert Zatorre dans la revue *Nature Neuroscience* en 1999 : « Comme il savait que les goûts musicaux sont tellement variés, il pensait qu'il serait plus simple de construire des expériences sur la base de musiques dissonantes que personne ne supporterait. À l'aide du TEP², Zatorre et ses collègues ont d'abord mesuré, sur des sujets normaux, les régions actives du cerveau lors de l'écoute d'une pièce vraiment déplaisante. Une petite région du cerveau appelée système paralimbique s'activait. Cette région est associée aux émotions. Ensuite, ils ont demandé aux sujets de choisir leurs musiques préférées. La TEP a fourni le résultat suivant : lorsque nous écoutons une musique que nous aimons, les circuits neuronaux qui entrent en jeu sont ceux qui interviennent dans les mécanismes de plaisir et de récompense. »

1. Daniel Levitin, *De la note au cerveau*, éd. Héloïse d'Ormesson, 2010, p. 311. Professeur agrégé à l'université McGill, directeur du Laboratory for Music Perception, Cognition, and Expertise, Daniel Levitin étudie les réactions du cerveau à la musique.

2. Mise au point en 1975, la tomographie par émission de positons (TEP) est une méthode d'imagerie médicale pratiquée par les spécialistes en médecine nucléaire. Elle permet de mesurer en trois dimensions l'activité métabolique d'un organe grâce aux émissions produites par les positons (ou positrons) issus de la désintégration d'un produit radioactif injecté au préalable (terminologie anglo-saxonne : *Positron Emission Tomography*, PET ou PETscan).

Je prends la décision de simplifier un peu tout cela et dis à mon nouvel ami :

— D'éminents chercheurs ont découvert qu'un petit centre qui se trouve au milieu de notre cerveau et que l'on a baptisé « centre du plaisir et de la récompense » ne réagissait qu'aux stimuli liés à la survie biologique de l'humain : le sport, le sexe, la nourriture. Deux autres chercheurs ont testé l'impact de la musique et ont constaté qu'elle activait aussi ce même centre. Revenons à la survie de l'espèce, pour le sport on comprend aisément : il est important de pouvoir courir très vite lorsqu'un danger vous menace ; le sexe est indispensable pour la procréation ; et il faut bien se nourrir si l'on veut survivre. Mais quel est le rôle de la musique ? Zatorre et Blood, les deux chercheurs, disent que la musique qui suscite la peur pourrait être l'écho d'un mécanisme de défense ancestral contre une menace pour nos ancêtres : un mammouth qui arrive en courant ou le bruit des intempéries. En revanche, une musique agréable pourrait être liée au souvenir de sons et de bruits favorables, comme des occasions de socialisation avec d'autres membres de notre espèce.

Les billes vertes ont une expression très malicieuse, lorsqu'il m'envoie un dernier message.

— Pourquoi as-tu besoin de parler avec la bouche des autres ? Qu'est vraiment la musique pour toi ?

Quelqu'un passe près du lit, j'ouvre un œil.

— Vous êtes réveillée, mademoiselle?

La jeune infirmière a l'air étonné. Elle a apporté une grande attelle, qu'elle pose sur une table.

— Je vais vous chercher le bassin, vous devez avoir envie de faire pipi?

Je réponds :

— Non, merci, ça va. J'ai été aux toilettes tout à l'heure.

— Ah, ils sont déjà passés avec le bassin?

— Non, je suis allée directement aux toilettes en traversant le couloir.

— Vous vous êtes levée? Mais vous n'avez pas le droit! Il ne faut pas bouger d'un centimètre! s'affole-t-elle.

Branle-bas de combat, elle sort, crie quelque chose dans le couloir et, tout à coup, ils sont trois autour de moi, deux femmes et un homme, tous en blouse blanche. L'homme, le chef, au vu du stéthoscope qui pend nonchalamment autour de son cou, prend la parole :

— C'est de la folie, vous ne deviez pas sortir du lit. Pourquoi n'avez-vous pas sonné, ou appelé?

C'est un très grand Hollandais, blond, les yeux bleus, visage très long aux pommettes saillantes. À son accent, je dirais qu'il vient du nord, Groningen peut-être. Il doit

s'appeler Joop – comme tous, là-bas. Il parle très fort en surarticulant chaque syllabe. Ils ont dû ajouter « Surdité » à la liste de mes lésions.

— Je ne pouvais pas savoir, personne ne m'avait rien dit.

C'est vrai, j'aurais pu sonner, pourquoi n'y avais-je pas pensé?

— On ne vous a rien dit, parce que vous étiez inconsciente.

La voix de Joop se fait plus douce.

— Nous allons vous poser une attelle cervico-thoracique.

Ils posent l'attelle, cela me fait atrocement mal aux côtes ; pourtant, cette nuit je n'en souffrais pas. Une vis permet de régler la distance entre la poitrine et le menton. Ils serrent encore et encore, puis décident de monter les pieds du lit. Tête, toujours de plomb, se trouve maintenant bien plus bas que les pieds. Je devrais dire « tête de plomb fêlée ». En plus d'être lourde elle doit être scindée en deux dans le sens de la longueur pour que cela m'éprouve à ce point. Ils quittent la chambre, l'air satisfait. Effectivement, c'est tout vu, je n'irai plus me balader dans les couloirs. Cela me fait mal, je voudrais tellement que l'on me berce, puis soudain, dans ma tête, les cordes de l'orchestre caché dans les plis de mon cerveau jouent les petits triolets de l'andante du *Concerto n° 21 en ut majeur*, de Mozart. Me voilà dans un grand pré ondoyant sous une brise légère, des coquelicots, les images du film *Elvira Madigan*¹. Comme c'est réconfortant, c'est si doux. Attention, le piano va faire son entrée...

Toc, toc, deux gendarmes veulent une déposition. On dirait Laurel et Hardy.

Le petit gros prend la parole :

— Ah, si vous voyiez votre voiture ! Incroyable la chance que vous avez eue !

1. Réalisé par Bo Widerberg, 1967.

Ils me racontent que l'autre conducteur, ivre mort, m'a secouée comme un prunier en voulant me sortir de la voiture. C'est le secouriste qui l'a arrêté. C'était donc ça la dispute que j'ai vaguement perçue.

— Il va rester quelque temps en prison, ajoute le grand mince, Laurel je crois, avec un air de contentement.

J'entends leurs voix de loin, comme filtrées par un gros paquet de coton. Pour tout dire, je me fiche qu'il soit en prison, je voudrais seulement qu'ils partent. Ce qu'ils finissent par faire.

Où en étais-je, l'entrée du piano, *fa-do-la-fa-do, si, la, sol, fa, fa* dièse...

Je viens à peine de m'assoupir lorsqu'on frappe à nouveau à la porte. Ayant la tête plus basse que les pieds, il faut que je louche un peu pour entrevoir d'un œil qui entre. C'est Meg, la maman de ma meilleure amie. J'aime vraiment beaucoup cette petite dame anglaise. Comment se fait-il qu'elle soit déjà au courant? Elle s'approche du lit pour me faire la bise, voit l'attelle, balbutie quelques mots, se retourne et se met à sangloter.

— Tu permets que j'utilise ta salle de bains?

Je tente de dire oui mais, avec le truc qui me bloque le menton, c'est difficile. Tiens donc, il y a une salle de bains dans ma chambre, sans doute des toilettes aussi. Je n'avais pas à me traîner, à moitié nue, dans le couloir cette nuit. Quelle gourde! Ma visiteuse a séché ses larmes :

— Veux-tu que je t'aide à manger?

Je n'avais pas remarqué le plateau-repas sur la table. Qui l'a apporté? Peu importe. Meg avance une fourchette vers ma bouche. Du riz cantonais. Vu la position renversée de ma tête, j'aurais préféré une purée... La fourchette descend dangereusement vers ma bouche, laissant en échapper les trois quarts! Des grains de riz et des petits pois roulent le long de mon visage pour se coller dans mes cheveux et

sur l'oreiller. Meg fait une autre tentative, tout aussi ratée. C'est grotesque et je finis par pouffer de rire. *Ouiouiouille*, la douleur dans mes côtes est insoutenable. Il ne faut plus rire, c'est trop douloureux.

— Pas faim, Meg, dis-je en faisant beaucoup d'efforts.

— Un peu de café, alors, tu adores!

Elle me tend un gobelet avec une paille. Le liquide qui arrive dans ma bouche a un goût horrible. C'est du café, ça? J'aimais ça avant?

À cet instant, ma mère entre dans la chambre.

— Ah, quelle chance tu as eue...

Elle veut ajouter quelque chose, mais s'arrête net et se met à pleurer. Ce n'est pourtant pas son genre. Je ferme les yeux, les entends papoter, puis elles sortent. Mais, j'y pense, j'aurais dû demander à ma mère de m'apporter un magnétophone et mes cassettes. C'est la seule chose qui me fait vraiment envie: de la musique. N'empêche, je peux aussi en faire dans ma tête. Finalement, c'est presque mieux, car, même dans une tête de plomb fêlée, on fait ce que l'on veut: un peu plus de cordes graves, moins de trombones, un hautbois à la place de la clarinette, et ainsi de suite.

Il fait tellement chaud dans cette chambre que j'opte pour une musique rafraîchissante, le début du *Rach 3*¹. C'est un peu comme une troïka qui s'enfoncerait à toute vitesse dans un somptueux paysage nocturne enneigé. La musique passe de rouge à ocre. Je souffre, enfin façon de parler, de synesthésie, une confusion neuronale. En entendant des musiques, mon cerveau fabrique des couleurs. C'est très agréable et c'était bien utile lors des dictées musicales au conservatoire, car, généralement, cela m'aidait à trouver les tonalités et les modulations. Mais la troïka s'arrête, j'en descends emmitouflée dans une grande

1. Appellation familière qu'utilisent les musiciens pour indiquer le *Concerto pour piano n° 3 en ré mineur*, op. 30, de Rachmaninov.

pelisse, je marche dans la neige, je scrute le ciel, les étoiles, à la recherche d'un passage, d'un tunnel qui s'élèverait...

En fin d'après-midi, j'ai d'autres visites, mes frères, des amis, des collègues de bureau. Une sorte de rituel s'installe : on me dit que j'ai beaucoup de chance, on blêmit ou l'on verse quelques larmes, puis on discute avec les autres. Ma chambre se remplit peu à peu de fleurs, de paniers de fruits, de chocolats. C'est étrange : ils m'apportent des friandises que je suis censée adorer et, bizarrement, je ne les aime plus. Afin de ne pas vexer mes visiteurs je n'en dis rien. Lorsqu'il y a trop de monde, l'infirmière vient à ma rescousse.

— Il lui faut beaucoup de repos, dit-elle, les mettant tous à la porte.

Puis, en s'adressant à moi :

— Vous avez mal ? C'est l'hématome dans votre tête. Je vais vous faire une injection.

Fermons les yeux. Tiens, cette fois, un peu de lyrique. J'adore l'opéra ! Lorsque j'étais bébé, notre gentille voisine de palier me gardait souvent. Tout en me berçant, elle me chantait de grands airs d'opéra. Puis, à cinq ans j'ai vu à la télévision *Madame Butterfly*, filmé dans de somptueux décors naturels par la RAI. Anna Moffo y interprétait *Butterfly* avec force et émotion. J'étais comme hypnotisée, transportée par tant de beauté. Quelques jours plus tard je jouais seule, debout sur la table de la véranda, tout l'opéra, une vieille nappe nouée autour de ma taille, un poignard en plastique à la main. Je chantais dans un « yaourt » qui, pour moi, était de l'italien. Ma mère pensait que j'étais complètement folle. Un voisin du premier étage, alors en train de cueillir des poires dans le jardin, s'est approché. Après la scène du hara-kiri de l'acte III, il a crié en applaudissant : « Bravo, madame Butterfly ! »